

LES VACANCES D'UN ACCOUCHEUR

---

VOYAGE  
AU PAYS DES NOURRICES



---

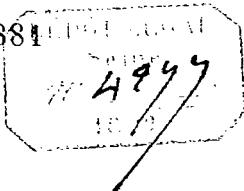
DIX JOURS D'AUTOMNE

DANS LE MORVAN EN 1881

PAR

**M. LE D' BAILLY**

PROFESSEUR AGRÉGÉ A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS



---

PARIS

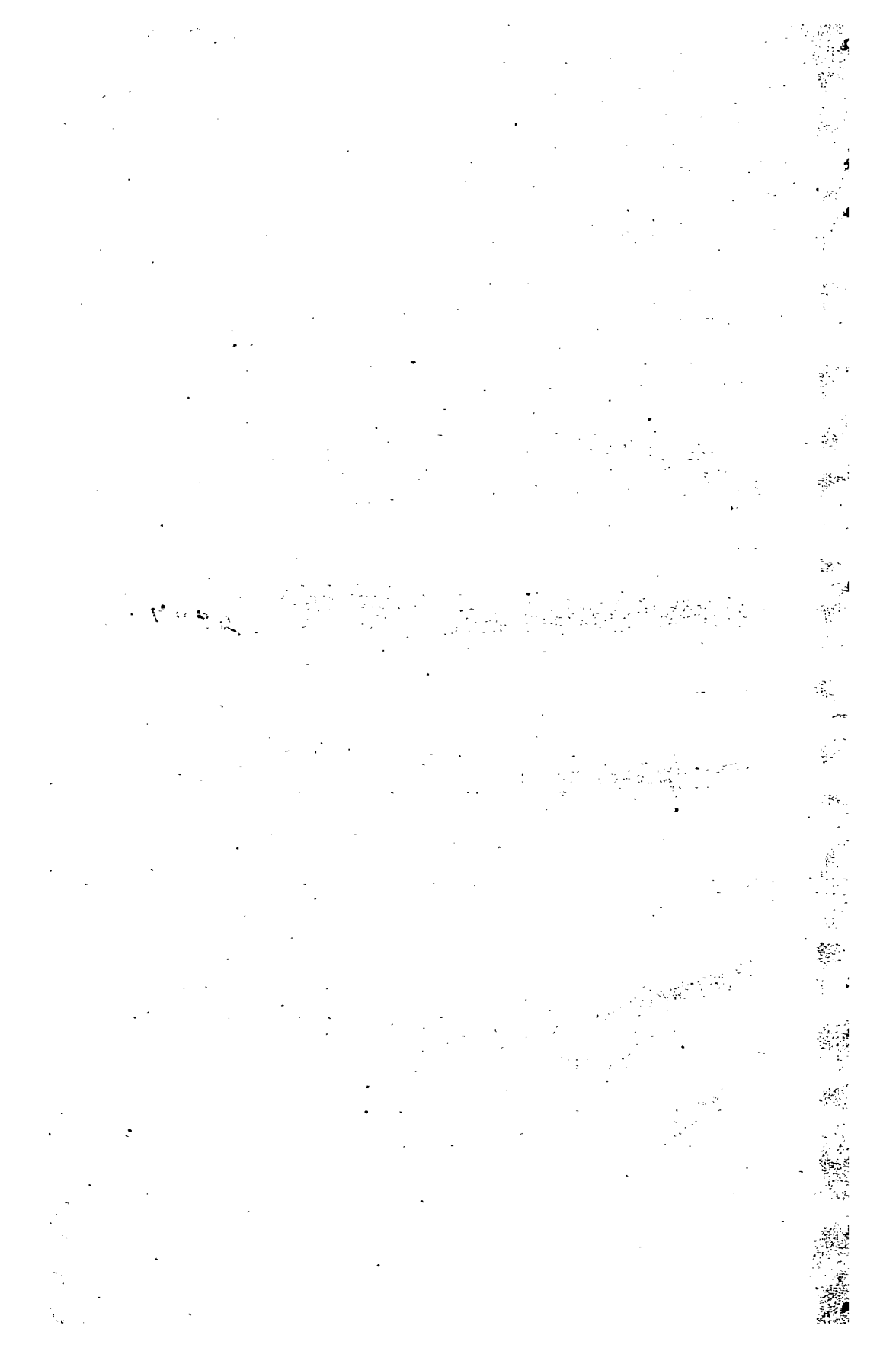
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER

7, RUE DARCET, 7

1882

LK<sup>2</sup>

3293



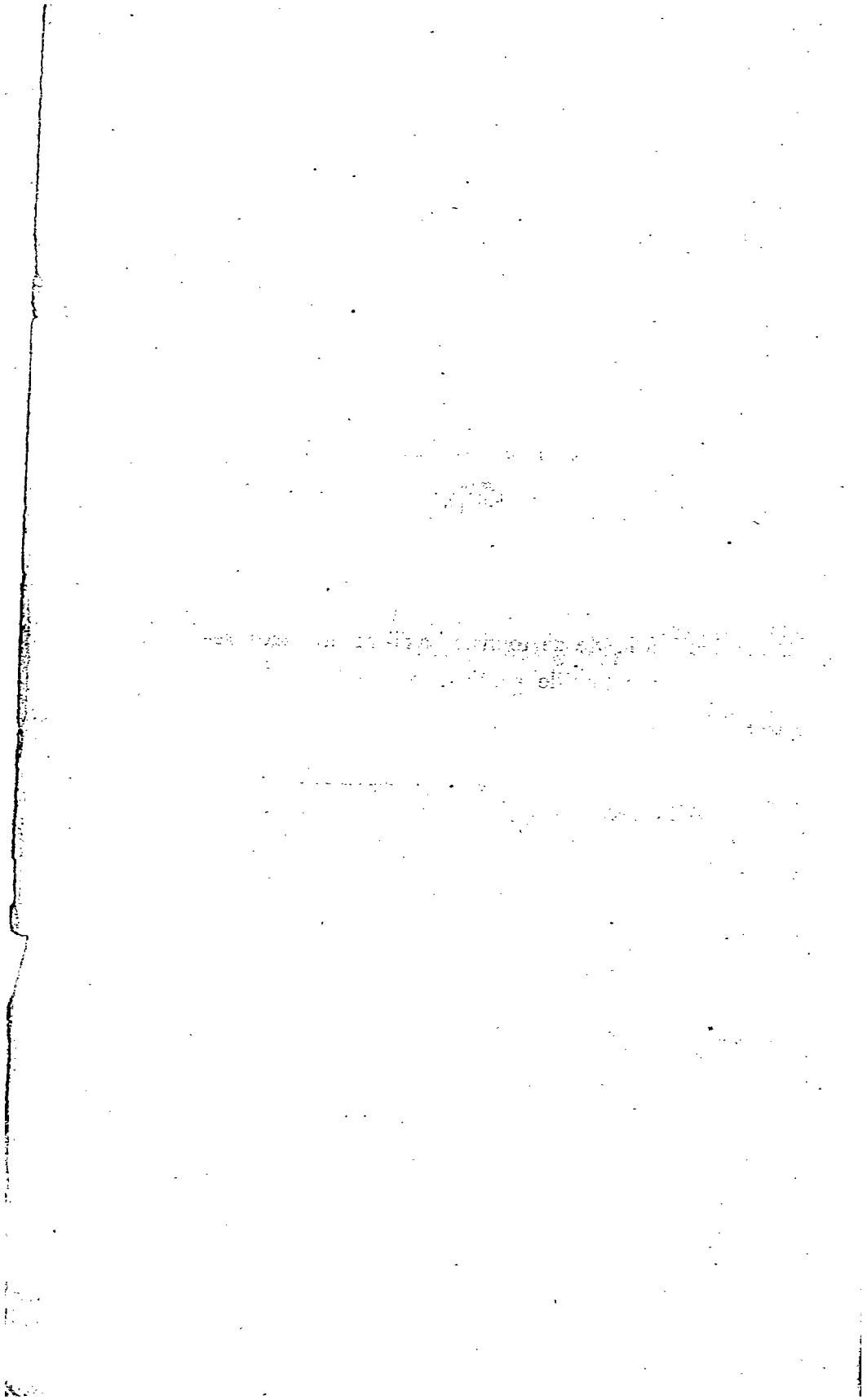
# A M. TOMMY-MARTIN

AVOCAT A LA COUR D'APPEL DE PARIS

---

Il m'a initié à la vie de touriste; qu'il reçoive mes remerciements pour tout le plaisir que m'a procuré mon voyage dans son pays natal.

D' Em. BAILLY.



# DIX JOURS D'AUTOMNE

DANS LE MORVAN EN 1881

---

A M. LE DOCTEUR LÉSCHEVIN, A PARIS

La vallée de la Nièvre ; Clamecy ; Vézelay ; Saint-Père ; les bords du Cousin  
entre Pontaubert et Avallon.

Avallon (Yonne), 9 octobre 1881.

MON CHER AMI,

L'homme propose, et... la clientèle dispose ; je n'ai jamais si bien compris cette vérité que cette année. Vous vous le rappelez sans doute, l'an passé j'avais formé le projet de visiter les montagnes du Jura en 1881, et pensais consacrer à ce voyage la seconde moitié du mois de juillet, mais, précisément à cette époque, doit avoir lieu l'accouchement de M<sup>me</sup> X... ; j'ai reçu ses deux premiers enfants, et il lui paraissait un peu dur que je ne présidasse pas à la naissance du troisième. En outre, son mari, ingénieur au corps des mines, est un botaniste éminent, un savant paléontologiste, et il me coûtait aussi de désobliger, par mon absence, un confrère en géologie (il n'admet certainement pas la réciproque, et il a raison). « Accouchons M<sup>me</sup> X..., me dis-je, et remettons notre voyage au mois d'août ; il se fera aussi bien à cette époque. » Mais voilà qu'août se trouve rempli d'engagements ; M<sup>me</sup> Y... et Z... doivent accoucher ce mois-là ; elles sont pour moi d'anciennes clientes, presque des amies, et je n'aurai pas la cruauté de les abandonner à ce moment ; différons donc notre absence d'un mois, il y a encore de beaux jours en septembre, et je ne mourrai pas pour avoir attendu jusque-là. Septembre arrive, encore plus chargé de besogne que le mois d'août. J'entame cette besogne, avec l'espoir qu'il s'y produira une accalmie, dont je profiterai pour m'enfuir et aller respirer l'air du Jura ; mais, contrairement à cette espérance, mes accouchements se succèdent avec une désolante périodicité de deux à trois jours, et pas la moindre éclaircie ne se produit dans mon horizon. Septembre

est fini, nous voici en octobre, plus que quelques journées de temps passable, puis novembre lui succède avec son cortège de brouillards et de pluies, et mes vacances s'envolent. Cette pensée m'agite violemment, et je me demande avec inquiétude s'il est bien vrai que mon brave Azor et moi laisserons fuir 1881, sans avoir fait route ensemble quelque part. Cette perspective me paraît absolument insoutenable : chacun, me dis-je, s'accorde tous les ans quelques jours de repos ; le négociant, le professeur, l'employé de ministère et jusqu'au garçon de bureau dudit ministère, ont leurs vacances ; et après onze mois passés d'un travail assidu, de nuits écourtées ou tout à fait blanches, d'une vie consacrée aux autres, moi seul n'aurais pas le droit de vivre à ma guise pendant une semaine ? Non, non, mesdames, il n'en sera pas ainsi ; il est temps de faire cesser cette injustice : « L'insurrection est le plus saint des devoirs ; » je me révolte et vous laisse pour dix jours ; attendez mon retour, si vous le pouvez, et si les événements commandent, acceptez, pour me suppléer, mes sympathiques confrères M. et S., qui sont d'habiles accoucheurs et ne vous malmèneront pas comme je le fais quand la fatigue me porte sur les nerfs. M'étant, par ces beaux raisonnements, monté la tête au degré voulu pour devenir capable d'une résolution énergique, j'arrêtai irrévocablement que j'aurais encore des vacances cette année et que les sollicitations les plus pressantes resteraient sans effet sur ma décision. Ce n'est pourtant pas sans trouble que je me résolus à partir, et mon cœur saignait d'abandonner une aimable cliente, bonne et gracieuse au possible dans l'expression discrète de ses regrets, assez parfaite pour oublier mon abandon ; à cause d'elle je restai quelque temps combattu, mais à la fin mon égoïsme l'emporta.

Le principe des vacances une fois arrêté, restait à en faire l'application, et ici se présentait une difficulté tenant à la saison déjà si avancée. En effet, où voyager en octobre quand on manque du temps nécessaire à une tournée dans le Midi ? L'époque des courses en montagnes est passée, il fait froid alors sur les hauteurs ; les brumes d'automne, ces affreuses brumes, qui serrent le cœur et ferment l'horizon à une distance de dix mètres, ont pris possession de la plupart des sommets ; donc rien à faire de ce côté. Aller courir en plaines n'est guère récréatif ; d'ailleurs je les connais, les plaines, j'y suis né, j'y ai longtemps vécu, elles ont peu de chose à m'apprendre ; il me faut une nature plus sauvage, des reliefs plus accentués, les ravinelements du sol, les accidents du granite, etc. Ce mot *granite*, mon cher confrère, fut

pour moi un trait de lumière : « Parbleu, du granite, j'y songe, il ne faut pas aller si loin pour en trouver ; j'en verrai dans le Morvan, et du porphyre aussi ; la géologie de ce pays est belle, ses eaux sont pures, abondantes, ses montagnes assez basses pour échapper aux brouillards, enfin le moment est bien choisi pour parcourir ses grandes forêts, revêtues, à l'automne, de leur plus brillante parure ; allons dans le Morvan. Et puis, là, je ne serai pas tout à fait un étranger ; c'est le pays de mes nourrices, j'en ai tant placé depuis dix ans ! J'en rencontrerai bien quelques-unes sur mon chemin, avec qui j'aurai plaisir à renouer connaissance. » Hélas ! je ne soupçonnais pas à quel point ces rencontres seraient fréquentes et quelles conséquences terribles elles auraient pour moi ; mais n'anticipons pas sur les événements, à chaque jour suffit sa peine.

Ayant ainsi fixé le but de mon voyage, je venais hier, 8 octobre, coucher à Nevers, et ce matin, à quatre heures, me trouvais encore à la gare de cette ville, voulant profiter du premier train pour arriver de bonne heure à Clamecy et faire une journée complète. On est matinal en province, et je trouvai déjà une longue file de voyageurs au guichet. Celui qui me précédait, paysan des environs, avait à prendre un billet de trente-deux sous ; en conséquence, il dépose sur la tablette une pièce de vingt sous et deux petits sous. « Mais, réclame l'employé, ça ne fait que vingt-deux sous, il me faut encore dix sous. » Le paysan fouille longuement dans sa bourse, dépose dix nouveaux sous, et *reprend* les deux premiers. « Ça ne fait encore que trente sous, rendez-moi les deux autres. » Le paysan remet les deux sous et *retire* la pièce d'un franc. « Ah ça, est-ce que vous vous f... de moi ? Rendez-moi mon billet, si vous ne voulez pas le payer. » Enfin, après cinq minutes de pièces alternativement données, puis retirées, d'impatiences de l'employé, d'airs bêtes et ahuris du paysan, on parvient à s'entendre, et je puis, à mon tour, prendre mon billet. « Votre voyageur s'embrouille légèrement dans ses calculs, dis-je à l'employé. — Ah, le coquin, répondit-il, il n'est pas si bête qu'il en a l'air, il sait bien ce qu'il fait ; il espère, par des lenteurs calculées et les distractions qu'il nous donne, retenir quelque chose sur le prix de sa place, mais nous connaissons le truc et savons le déjouer. » Si insignifiant que vous paraisse ce petit fait, mon cher confrère, l'histoire, pourtant, se charge de l'éclairer dans sa cause première. Elle nous apprend qu'aux dixième et onzième siècles, les Normands s'abattirent sur nos côtes et même pénétrèrent jusqu'au cœur du pays en remontant le cours de nos fleuves. Ces hardis

envahisseurs auront sans doute laissé une colonie dans le Nivernais, et mon compagnon de voyage de ce matin est sûrement un de leurs descendants.

Le train se mit en marche au milieu des ténèbres, mais, vers cinq heures et demie, l'aube commençait à éclairer la campagne. La voie ferrée remonte la vallée de la Nièvre, et je trouvai de chaque côté un pays accidenté et riche. La rivière coule entre de hautes collines calcaires, boisées au sommet, bien cultivées sur les pentes, au pied desquelles s'étendent des prairies clôturées, couvertes de troupeaux de ces grands bœufs blancs charolais-nivernais, une de nos meilleures races de travail et de boucherie.

Au bout de deux heures nous avons atteint les plateaux qui séparent les deux bassins de la Loire et de la Seine. Dans ce dernier la contrée est également très fertile et très riche, mais moins vallonnée et moins agréable que dans l'autre. Du côté de la Seine, le froid très vif du commencement d'octobre a gelé la feuille des vignes, des frênes et des noyers, et la campagne est déjà dépouillée ; du côté de la Loire, au contraire, les vignobles et les arbres, abrités par la ligne de falte interposée aux deux bassins, sont encore assez verts.

A huit heures je descendais à Clamecy, siège d'une des sous-préfectures du département de la Nièvre. La ville est sale et fort triste, mais on y voit deux choses intéressantes : la vieille église, pourvue d'une tour carrée très haute et très richement sculptée, ainsi que le portail, malheureusement fort dégradé aujourd'hui ; puis la vallée de l'Yonne. Naturellement, c'est la rivière que j'allai voir d'abord. Je trouvai son lit, sur une longueur de deux à trois kilomètres, partagé au moyen d'écluses en une série de bassins, où les eaux sont mises en réserve pour les besoins de la navigation ; c'est là ce qu'on nomme les *éclusées* de l'Yonne, destinées à renforcer le tirant d'eau pendant la saison sèche.

Sur les deux rives de l'Yonne, au-dessous des *éclusées*, sont empilées des quantités énormes de bois de moule amenées jusqu'à Clamecy par le procédé du flottage, dont j'aurai l'occasion de vous parler ces jours-ci, et, de là, dirigées en wagons sur Paris. Il y a une trentaine d'années, tous ces bois nous arrivaient par eau ; au moyen de perches et de tonneaux vides formant flotteurs, on en composait de longs radeaux ou *trains*, qui, par l'Yonne et la Seine, descendaient jusqu'à Paris. Que de fois, de la petite chambre que j'occupais alors au cinquième étage, sur le quai de la Mégisserie, j'ai assisté au périlleux passage des trains sous le pont Notre-Dame, le pont au Change et le



Pont-Neuf, passage d'autant plus dangereux qu'à cette époque le second de ces ponts, très rapproché du premier, n'avait que de très petites arches et que l'absence de barrages sur la Seine laissait au courant une extrême rapidité dans cet endroit ! Aussi de combien d'accidents, de faits émouvants, de catastrophes, n'ai-je pas été témoin pendant mon séjour sur le quai : trains brisés sur les piles des ponts, dispersion des bûches, mariners jetés à l'eau, barrage du fleuve par des radeaux donnant par le travers sur le Pont-Neuf, etc. ! Il y avait en face de moi une usine flottante pour le broyage des couleurs, qui avait particulièrement à souffrir du passage des trains ; ses trois roues étaient rarement au complet, et tantôt l'une tantôt l'autre manquait entièrement ou se trouvait arrêtée, un train de bois en ayant enlevé la moitié. Depuis l'ouverture du chemin de fer d'Auxerre, Clamecy a cessé d'expédier des trains de bois de chauffage, mais il s'en fait encore quelques-uns à Vermenton, et c'est de là que vient le petit nombre de ceux qu'on aperçoit de loin en loin à Paris.

Clamecy exerce une autre industrie dont il est en possession depuis bien longtemps, la construction des grands bateaux plats ou chalands, pour la navigation sur canaux et rivières. J'en vis plusieurs sur chantier et pus me rendre compte du soin et de la précision que ces constructeurs apportent dans leur travail.

En suivant les bords de l'Yonne je passai auprès d'un brave homme occupé à extraire du lit de la rivière du sable et des pierres pour les constructions du pays. Comme bien vous pensez, je m'empressai de vérifier la nature minéralogique de ces pierres, dont la plupart sont des granites et des porphyres du Haut-Morvan, que l'Yonne a charriés jusque-là. Si mon seul but, en venant dans le pays, avait été de recueillir des spécimens de ces deux roches, j'étais dispensé d'aller plus loin et pouvais faire là ma provision ; mais, d'une part, il est plus intéressant de prendre ses échantillons sur place, ils sont plus frais et l'on en connaît exactement la provenance ; et, d'autre part, la géologie n'est qu'un des intérêts de mon voyage ; j'ai encore à voir le pays, exercer mes jambes, promener Azor, maigrir un peu, etc. ; en conséquence, à neuf heures, muni d'un copieux café au lait, je partais en voiture pour Vézelay, dont il m'était impossible de ne pas aller voir le site et la très remarquable église.

En quittant Clamecy, la route de Vézelay côtoie d'abord la vallée de l'Yonne, encaissée, sur ses deux rives, par de hautes falaises d'un calcaire dur qu'on exploite pour l'extraction de pierres de taille d'une

excellente qualité. J'allai, au village d'Armes, visiter une des carrières et prendre un échantillon de cette roche, calcaire oolithique un peu spathique, très brillant et rappelant les pierres de Lorraine, d'Euville et de Lérouville, très employées à Paris dans la construction des monuments et des maisons de luxe. Le voisinage de l'Yonne et du canal du Nivernais en permet le transport à bas prix dans les villes de la Bourgogne et jusqu'à Paris. Le paysage est, du reste, fort agréable auprès d'Armes, car, outre la rivière et le canal, on voit de beaux bois couronnant les hauteurs voisines.

A Dornecy, la route d'Avallon quitte la vallée de l'Yonne pour remonter celle de l'Armanche et s'élève bientôt, par une longue rampe, sur un grand plateau boisé étendu vers l'est jusqu'aux portes de Vézelay. Je n'étais pas à quatre kilomètres de Clamecy, que j'avais déjà fait arrêter trois fois ma voiture pour examiner de près les pierres et les roches de la route. Ces temps d'arrêt n'étaient pas du goût de mon cocher, qui finit par me déclarer qu'il n'entendait pas prolonger de la sorte un voyage déjà suffisamment long sans cela, et qu'ayant douze lieues à faire dans sa journée, il tenait à rentrer à Clamecy avant la nuit. Je lui déclarai à mon tour que je n'avais pas d'ordres à recevoir de lui, que son patron n'avait pas limité la durée de mon voyage et qu'en conséquence je m'arrêterais aussi souvent qu'il me plairait ; qu'au demeurant, comprenant l'ennui que ces retards devaient lui causer, je lui promettais cinquante centimes pour chaque pause que j'aurais à lui faire faire. Ce dernier argument fit tomber comme par enchantement sa mauvaise humeur ; le drôle, dès ce moment, parut prendre un vif intérêt à la géologie, trouva mille raisons pour multiplier les temps d'arrêt et fit si bien, qu'en arrivant à Vézelay son pourboire se montait à cinq francs cinquante centimes.

A midi nous étions en face de cette ville, très fièrement assise au sommet d'un mamelon que couronne la magnifique basilique de la Madeleine. Il y a, mon cher ami, quelque chose de très saisissant dans ce premier aspect de Vézelay, dont la position élevée, les fiers remparts, le monument superbe, composent un tableau plein de grandeur et de majesté. Je comprends maintenant que le nom de cette localité se présente de suite aux lèvres comme une des choses les plus remarquables de notre Bourgogne, et que sa visite soit tout particulièrement recommandée au voyageur qui s'apprête à partir pour cette province. Il ne nous fallut pas moins d'une demi-heure pour gravir la longue rampe qui y conduit, et pendant qu'on apprêtait mon déjeuner, je m'en

allai faire un tour dans la ville. J'avais annoncé une sortie d'une demi-heure; cependant au bout d'une heure je n'étais pas rentré; c'est que, si peu archéologue que le ciel m'ait fait, j'étais ici forcé de sortir de mon indifférence à l'endroit des choses humaines : l'église de Vézelay, ce qui reste de son abbaye, de son enceinte, commande l'attention et force l'admiration de l'homme le plus étranger au culte des monuments historiques. Ces vestiges font naître le sentiment d'une grandeur à laquelle nous ne sommes plus habitués aujourd'hui; Versailles, seul, dans les temps modernes, peut donner une idée de ce qu'était Vézelay au temps de sa splendeur. Quels hommes que ces architectes d'une forteresse si puissante et si belle, ces fondateurs d'un monastère dont la chapelle atteignait les proportions d'une cathédrale!

Aujourd'hui encore, comme au temps de sa fondation, Vézelay est renfermé dans l'enceinte de ses remparts. Ceux-ci sont assez bien conservés, sauf dans la partie basse de la ville, par où l'on peut entrer sans avoir à franchir une des portes. Ces murs dessinent une ellipse allongée de l'est à l'ouest, dans laquelle les maisons s'élèvent en amphithéâtre jusqu'au pied du sanctuaire, point culminant de la montagne. Des vignobles couvrent de tous côtés les pentes du mamelon et montent jusqu'aux remparts; un boulevard ombragé de vieux ormes règne à l'entour de ceux-ci, au nord et à l'ouest. En suivant ce boulevard on rencontre plusieurs tours et une porte ornée de sculptures élégantes, dénotant, chez les fondateurs de Vézelay, un goût et une préoccupation artistique qu'on rencontre rarement dans les forteresses de cette époque. La ville renferme d'anciennes églises et quelques maisons remarquables, cependant l'intérêt du voyageur se concentre surtout sur les remparts, sur les bâtiments de l'abbaye et par-dessus tout sur l'église de la Madeleine, seul reste intact de l'ancien monastère. C'est un des monuments religieux les mieux conservés et les plus beaux de la France centrale. Sa longueur totale est de cent vingt mètres, presque celle de Notre-Dame de Paris. Elle accuse deux époques bien distinctes; la nef est romane, le chœur et l'abside sont d'architecture ogivale et plus élevés que le reste du monument. Cette dernière partie, seule, est affectée au culte aujourd'hui, car pour remplir un vaisseau de cette dimension, il faudrait une population de cent cinquante mille âmes, et Vézelay n'en compte que douze cents. Attenants au flanc sud de l'église, sont les restes du palais abbatial, dont la richesse et l'ampleur frappent tout de suite les yeux, et derrière ces bâtiments, entourant de tous côtés le chevet de l'église, on arrive à un terre-plein planté de

tilleuls et de marronniers séculaires, vestiges des jardins du couvent. Cette terrasse s'appuie sur les remparts, hauts d'une trentaine de mètres sur ce point, et domine de deux à trois cents mètres la vallée de la Cure, qui coule au pied du mamelon. Aussi, de cette terrasse, a-t-on sous les yeux un magnifique panorama, étendu] surtout vers le nord dans la direction de Sermizelles, dont les montagnes se profilent à l'horizon, et vers le sud-est, où l'on voit fuir à perte de vue la bordure occidentale du Morvan. Cette situation élevée de la cathédrale de Vézelay fait que, réciproquement, on l'aperçoit de très loin dans les deux directions que je viens d'indiquer. Je l'ai vue très distinctement des montagnes du Morvan, à cinquante kilomètres de distance, et on la voit également des hauteurs d'Arcy-sur-Cure, à une distance encore plus grande ; vers l'ouest, au contraire, la vue est arrêtée par des montagnes assez rapprochées. J'aurais pu étendre mon horizon et arriver peut-être à dominer ces hauteurs en montant sur une des tours de l'église, hautes de près de quarante mètres, mais l'air était brumeux, ce soir, et j'ai craint de me fatiguer inutilement. Du reste, le paysage si vaste qu'on embrasse du regard, sur la terrasse, suffisait amplement à mon ambition, et, je vous l'affirme, je ne l'avais pas rêvé tel. Je rentrai donc à l'hôtel, très satisfait de ma promenade et convaincu que Vézelay, a été, dans le passé, une des villes les plus remarquables du royaume, une de celles que nos anciens rois devaient montrer avec le plus de complaisance et d'orgueil. Relisez notre histoire, si vous l'avez oubliée, mon cher confrère, vous y verrez que des entrevues de souverains ont eu lieu à Vézelay, que plusieurs faits importants de nos annales s'y sont passés.

A deux heures, j'avais achevé mon déjeuner et partais à pied pour Avallon ; c'était quinze kilomètres à faire, et je n'étais pas sans inquiétude sur la façon dont mes reins et mes jambes supporteraient cette épreuve. En quittant Paris, je sentais ma pauvre échine si endolorie par quatorze mois de mauvaises nuits et de journées passées sur les escaliers ; que j'éprouvais la crainte bien naturelle qu'elle ne fléchît promptement sous le poids d'Azor. Je partais donc assez tourmenté de la perspective d'avoir à faire en voiture ma tournée du Morvan, mais, au bout d'une demi-heure, j'étais complètement rassuré ; jamais jambes et reins ne s'étaient mieux comportés, et, sauf accident, j'ai maintenant l'assurance de mener à bien mon voyage. A mon départ de Paris, je craignais aussi que mes impressions de cette année ne se ressentissent par trop du souvenir de mes excursions précédentes ; vous comprenez, mon

cher confrère, qu'après avoir vu l'Auvergne et les Cévennes, on se montre difficile en fait de sites ; sur ce point encore mes craintes s'évanouissent rapidement. Si, dans la Bourgogne, la nature est moins grande que dans le Cantal et dans l'Ardèche, elle est encore très belle, et le beau, quelle que soit la forme qu'il revête, imposante ou modeste, grade avec lui son prestige et commande partout l'admiration. Les montagnes calcaires qui bordent de chaque côté la vallée de la Cure, celles qu'on voit surgir au loin vers le nord, présentent un caractère tout spécial et entièrement nouveau pour moi ; ce sont de grandes tables, ordinairement coupées obliquement à chaque bout et surmontées d'un plateau uni, souvent boisé, d'une physionomie tout autre que celle des montagnes granitiques que je vais voir ces jours-ci.

A deux kilomètres de Vézelay, la route d'Avallon traverse Saint-Père, humble village dont la coquette église attire de loin le regard. Ce monument, presque contemporain de la basilique de la Madeleine, est un chef-d'œuvre de légèreté, d'élégance et de bon goût. En voyant ce bijou artistique perdu au milieu des chaumières du village, on se demande par quelle étrange ironie du sort on le rencontre en pareil lieu. Quel contraste bizarre entre ce joyau de pierres et les bicoques qui l'entourent ! C'est à n'y rien comprendre. Figurez-vous, mon cher ami, une toile de Raphaël ou de Pérugin égarée dans la cabane d'un paysan, au milieu des grossières enluminures à deux sous où l'on voit le véridique portrait du Juif errant, ou bien M. et M<sup>me</sup> Denis en bonnet de nuit et se disant les choses que vous savez ; telle est l'église de Saint-Père au milieu des masures du village. Rien de riche, de gracieux comme les sculptures de son portail, rien de bien compris, d'harmonieux comme les proportions de son vaisseau. Malheureusement le temps fait trop sentir ses atteintes sur cette petite merveille, dont les dégradations font peine à voir et consommeront sous peu la ruine du monument, si des réparations de la plus grande urgence ne viennent promptement y remédier.

Au sortir de Saint-Père, la route croise la Cure, puis, par une montée de quatre kilomètres, gagne un plateau qu'elle franchit à 320 mètres d'altitude, un peu au-delà de Fontête. La vue qu'on a, de ce hameau, sur la vallée de la Cure, sur la montagne de Vézelay, sur les hauteurs boisées que j'ai traversées ce matin, offre un grand charme, et malgré soi on prolonge le temps de repos devenu nécessaire après avoir gravi cette longue pente.

Une descente de quatre kilomètres sur l'autre versant du plateau me

fit perdre de vue Vézelay et tout le pays parcouru dans la matinée et m'amena dans un vallon aux pentes couvertes de vignobles et de bois, au-delà duquel je voyais les flèches des églises d'Avallon percer les brumes de l'horizon. Dès ce moment je remarquai que les pierres destinées à recharger la route avaient changé de nature. Au lieu du calcaire oolithique rencontré depuis Clamecy, c'était une roche bleuâtre, compacte et toute pénétrée de coquilles, parmi lesquelles prédomine l'élégante gryphée arquée, caractéristique du lias inférieur, qui, de trois côtés, entoure le massif granitique du Morvan. La gryphée arquée se trouve là en quantité prodigieuse ; plus résistante aux actions atmosphériques que la gangue environnante, l'eau pluviale l'avait sculptée mieux que n'aurait pu le faire le plus habile préparateur, et l'on voyait ses coquilles se dessiner admirablement en relief à la surface des blocs. Différentes ammonites, des fossiles variés, se trouvaient mêlés aux gryphées, et mon cœur de géologue souffrait de voir tant de choses intéressantes échapper à mon musée. Mais comment songer à emporter des ammonites larges de cinquante centimètres et du poids de dix kilogrammes chacune ? Et que dirait mon propriétaire, dont j'aurais surchargé indûment les planchers ? Son parti serait vite pris, et mon sort non douteux : nouveau congé, nouveau déménagement, nouveaux ennuis ; or, j'ai horreur des déplacements à Paris. Je laissai donc à regret toutes ces richesses sur la route, et comme le jour commençait à baisser, je pressai le pas pour atteindre les bords du Cousin avant la nuit.

Le vallon que suit la route établit, de ce côté, la séparation des calcaires et du granite. Les masses de ce dernier commencent à percer le sol vers Pontaubert, et je retrouvai en elles ce beau granite du Morvan, à feldspath rouge et mica vert, que je connaissais bien pour en avoir ramassé des échantillons à ... Asnières ; oui, mon ami, à Asnières, aux portes de Paris ; cela vous étonne, et pourtant rien n'est plus vrai. Allez explorer les sablières de cette localité, vous en trouverez autant que vous le voudrez. L'Yonne et ses divers affluents ont entraîné des fragments de cette roche jusqu'à la Seine ; millimètre à millimètre, le fleuve les a roulés ensuite jusqu'à Paris, et, dans ses divagations à travers sa vallée, les a déposés au sein des alluvions anciennes qui forment une nappe continue depuis Montmartre jusqu'aux coteaux de Saint-Germain. Fouillez ce diluvium, vous y verrez, entassées dans le plus beau désordre, toutes les roches appartenant au bassin supérieur de la Seine et que différentes rivières y ont amenées : calcaire de Beauce, travertin de Champigny, meulières de Brie, grès de Fontainebleau, pou-

dingue de Nemours, granite du Morvan, etc., le tout usé, frotté, arrondi en galets d'un petit volume, mais quelquefois aussi en masses d'un poids considérable, comme le bloc de granite que vous verrez sous le péristyle des galeries de minéralogie, au Muséum ; comme un admirable poudingue à ciment gréseux, que mon ami Le Pil., un sympathique confrère doublé d'un géologue instruit, et moi, avons rapporté des carrières d'Asnières l'an passé.

A Pontaubert, gros village enrichi, comme Saint-Père, d'une belle église ancienne, je quittai la grande route pour m'engager dans un chemin qui suit la vallée encaissée du Cousin. Ce trajet vous met en face d'un des plus beaux sites du Morvan. Le Cousin roule ses eaux torrentueuses et bruyantes dans une gorge où l'on retrouve tous les accidents du granite aimés du touriste : hautes aiguilles légères, entassements chaotiques de masses rocheuses, pentes dénudées ou ombragées de sapins d'un côté, couvertes de taillis fourrés s'abaissant jusqu'à l'eau du côté opposé, falaises abruptes ou verticales en certains endroits, etc. ; la vallée du Cousin présente toutes ces choses associées de la façon la plus heureuse auprès d'Avallon. J'étais ravi : « Ma foi, disais-je en me frottant les mains, si le reste de mon voyage me réserve, en beautés naturelles, la moitié seulement de ce que je trouve ici, franchement je ne regretterai pas d'être venu dans le Morvan. » Je traînais un peu la jambe avant Pontaubert, après une demi-heure passée sur les bords du Cousin, je me sentais ranimé et marchais avec une ardeur dont je ne me croyais plus capable ; j'aurais marché maintenant tant qu'on aurait voulu, à la condition pourtant que le paysage restât tel, car c'est lui qui me soutenait. Il en est, mon cher ami, du touriste comme du chasseur ; vous le savez ou plutôt vous ne le savez pas, rien n'est lourd comme un carnier vide, et rien ne fatigue comme une route sans intérêt. Si agréable qu'elle fût, ma traite ne pouvait pourtant durer longtemps, et j'avançais d'un si bon pas, qu'après avoir remonté le Cousin pendant une heure, j'arrivais, à la nuit close, au pied du rocher élevé qui supporte Avallon. J'en côtoyai quelque temps le flanc, alors constellé de quelques lumières, et, à sept heures, l'ayant contournée par la route de Lormes, je mettais le pied dans la pittoresque cité, où l'hôtel de la Poste, tenu par M. Hivert, m'offrit bon souper et bon gîte.

Les grottes d'Arcy-sur-Cure; Avallon; une première rencontre  
à Quarré-les-Tombes.

Saint-Léger-Vauban, 10 octobre.

En abordant Avallon, mon cher ami, je suis entré hier soir dans le Morvan; mais, ce matin, j'en sortais pendant quelques heures pour aller, à dix lieues vers le nord, visiter les grottes célèbres d'Arcy-sur-Cure. Dès six heures, un premier train du chemin de fer d'Avallon à Auxerre m'amenait à Arcy, après m'avoir fait traverser une grande plaine relevée de montagnes carrées comme celle dont je vous ai déjà parlé et après m'avoir fait suivre, pendant quelques instants, la vallée de la Cure, là plus pittoresque encore qu'à Vézelay et bordée par places de falaises crayeuses d'un bel effet quand elles émergent de la verdure des bois. Cela ne vaut pas sans doute les bords de l'Ardèche, mais c'est supérieur à ce que nous voyons dans le bassin tertiaire de la Seine, qui cependant se montre assez fertile en beaux sites.

Sur les indications qu'on me donna, j'allai, dès mon arrivée à Arcy, trouver le régisseur du domaine dont dépendent les grottes, lequel donne les autorisations, fournit un guide et perçoit pour son compte personnel les sommes, variables de cinquante centimes à deux francs, suivant le nombre des personnes, prélevées sur les voyageurs pour la visite des grottes. Chaque visiteur est en outre tenu d'apporter deux bougies, une pour son usage, l'autre pour le guide. Monsieur T..., l'intendant, n'était pas chez lui, mais au *vieux château* d'Arcy, construction d'un beau style qu'habite M. le comte de... pendant ses rares séjours dans ses propriétés de Bourgogne. Ce gentilhomme se trouvait précisément au château, en compagnie de quelques amis venus chez lui pour chasser. En entrant dans l'immense cuisine du manoir, je commençai par butter contre un énorme sanglier tué la veille par ces messieurs, avec un marcassin, deux chevreuils et un renard. Que dites-vous de ce petit résultat? Braves Bourguignons, ils tuent les sangliers comme ailleurs on ramasse les lapins, et cela, tandis que nous, pauvres accoucheurs, passons nuits et jours à entendre geindre mères et poupons, avec l'espoir, souvent déçu, d'avoir deux heures de sommeil pour toute récréation. Non, vraiment, il y a en ce monde des injustices criantes; vous verrez qu'un jour je m'insurgerai et laisserai là le métier pour aller chasser en Bourgogne, car je ne veux pas mourir sans avoir fait au moins un coup double sur les sangliers. Mais je ne sais, mon



cher ami, pourquoi je m'attarde à vous parler *chasse*, puisque j'ai l'intention de vous parler *grottes*. L'entrée de celles-ci se trouve située à quinze cents mètres environ d'Arcy, sur les bords de la Cure. La rivière décrit en ce point une boucle de trois quarts de cercle, entourant un mamelon assez élevé. C'est dans l'épaisseur de cette presqu'île que la nature a creusé les grottes d'Arcy, galerie longue de quatre cent cinquante mètres, légèrement sinueuse et dont la direction générale est à peu près nord-sud. Un trajet de vingt minutes à travers de riches vignobles et des bois nous amenait à l'entrée des grottes, placée au pied d'un rocher calcaire et à sept mètres au-dessus du niveau actuel de la Cure. Malgré le soin qu'on a pris de l'agrandir, cette ouverture est encore fort basse, et on n'y pénètre qu'en se baissant. On se trouve alors dans un conduit long d'une cinquantaine de mètres, qui, par une pente douce, descend jusqu'à une cavité plus spacieuse où l'on peut se redresser. Cette première galerie s'incline vers la gauche et aboutit au *passage Madame*, sorte de boyau long de dix mètres, qu'obstruent des stalactites volumineuses, mamelonnées et noirâtres. On ne franchit cet étroit passage qu'en présentant le corps dans certaines directions et non sans frotter ses vêtements contre ces concrétions, qui ne sont pas d'une propreté irréprochable. On entre alors dans une chambre large de huit à dix mètres, haute de quatre à cinq, et toute tapissée de stalactites aux formes étranges, dans lesquelles, avec un peu de bonne volonté, on reconnaît le pis d'une vache, une betterave, une tête de poisson ou de mammifère. La voûte est tapissée par places d'une myriade de tubes calcaires à parois minces, qui représentent le premier stade de la formation des stalactites. De l'extrémité de ces tubes tombent, à intervalles de quelques minutes ou seulement de quelques secondes, les gouttes d'une véritable pluie calcaire, qui dénote l'active circulation des eaux souterraines et rend bien compte du dépôt si rapide des sels de chaux en certains endroits des grottes.

La *chapelle de la Vierge* fait suite à la galerie précédente ; elle consiste en un élargissement circulaire du souterrain, de vingt-cinq mètres de diamètre, qu'entourent des stalactites dont l'une rappelle, par sa forme, une statue de la Vierge portant l'enfant Jésus. Comme les précédentes, ces stalactites sont ternes, grisâtres et d'un aspect fort sale ; cependant on en voit d'autres assez blanches, suspendues à la voûte.

Au sortir de cette prétendue chapelle on entre dans la *salle de la Boucherie* ; c'est bien la plus curieuse de toutes par le volume des stalactites et les formes bizarres qu'elles revêtent, particulièrement celles d'a-

nimaux dépouillés et suspendus par les jambes, comme à l'étal d'un boucher ; on en voit là une centaine et d'aussi grosses qu'un mouton ; l'une d'elles rappelle, à s'y méprendre, une tête de porc ou de sanglier ; quelques autres simulent davantage des arbres, saules, palmiers, etc.

Arrivé à ce point du souterrain, mon cher ami, on est à cent cinquante mètres passés de l'entrée, et, nécessairement, l'obscurité y est complète, absolue ; cependant, chose surprenante, ce milieu obscur, qui semble si peu favorable au développement de la vie, est habité par des êtres vivants. De petites mouches noires, allongées, voltigent incessamment dans l'air tiède de la caverne et se posent sur votre visage, sur vos mains, sur votre bougie. J'aurais voulu en saisir une et m'assurer si elles ont des yeux ; ce n'est pas probable, qu'en feraient-elles ? Vous le savez, le défaut d'exercice d'un sens, d'un organe, en amène à la longue la suppression, comme on le voit chez le Protée des cavernes de la Carniole, comme l'a constaté M. Paul d'Albigny, sur un petit coléoptère des grottes de Saint-Marcel, dans l'Ardèche.

Des légions de chauves-souris habitent également la grotte d'Arcy dans ses parties les plus profondes, où les attirent la douceur de l'air et peut-être aussi les mouches dont j'ai parlé. Ces cheiroptères sont assez nombreux, dans certaines salles ; pour que leurs fientes, amoncelées sur le sol, y aient formé une couche épaisse d'une matière cireuse, brunâtre, luisante, véritable guano de chauves-souris, absolument inodore quand on l'examine sur place, où la stagnation de l'air et l'absence de lumière en préviennent la fermentation. C'est une formation géologique contemporaine assez curieuse, que d'autres observateurs ont signalée dans des conditions analogues. Les chauves-souris, dans leur vol à travers les galeries, jettent aussi leur fiente sur les dépôts d'albâtre, et c'est là, avec l'argile qui suinte des voûtes, la cause de la saleté parfois sordide des stalactites d'Arcy.

A la salle de la Boucherie succède une autre salle, au milieu de laquelle s'élève le *pilier de Saint-Jacques*, colonnette de la grosseur de la jambe. Il y a une trentaine d'années, l'épaisseur de la main mesurait l'intervalle des deux concrétions de la voûte et du sol ; aujourd'hui celles-ci sont réunies, dénotant la rapidité remarquable avec laquelle se dépose le carbonate de chaux : « Vous écririez qu'il y a trente ans la stalactite et la stalagmite n'étaient pas rejointes, » me dit mon cicerone bourguignon, voyant que je prenais des notes à la lueur de mon lumignon. Je vous assure que vous auriez eu une description pittoresque de la caverne d'Arcy, si j'avais pu sténographier ses instructions. Il ne fal-

lait pas le questionner pendant son exposé, cela le gênait ; il avait son petit thème tout fait et la moindre interruption lui faisait perdre le fil de son discours ; aussi, ennuyé de mon intempestive curiosité, finit-il par me défendre de lui adresser la parole « pendant qu'il parlait ». Sur une des parois de cette même chambre se trouve accolée la *coquille de Saint-Jacques*, sorte de manteau calcaire comparé assez justement à l'auvent d'une forge de maréchal. Ce curieux dépôt se trouve aujourd'hui suspendu à un mètre de hauteur, mais, à l'origine, il s'appuyait sur le sol de la grotte, comme le prouvent les cailloux roulés et les graviers incrustés sur sa face inférieure, restée en surplomb. Ces galets de silex, cimentés par le calcaire de la coquille, dévoilent l'état primitif des grottes et la façon dont elles ont été creusées. Ils nous apprennent que le sol de cette caverne est le lit d'un ruisseau souterrain formé par une infiltration de la Cure à travers une crevasse de la montagne, à l'époque où le niveau de la rivière se trouvait plus élevé de sept mètres qu'il ne l'est aujourd'hui. Les eaux s'engouffrant dans cette crevasse, l'agrandirent progressivement par leurs érosions, y entraînant des sables, des graviers, des cailloux tout à fait étrangers au terrain traversé et certainement amenés de loin. On peut se faire une idée assez exacte de ce qu'étaient primitivement le souterrain d'Arcy et son ruisseau, en visitant la grotte d'Orchaise, dans le Blaisois, et celles du Han, en Belgique, où l'on voit s'engouffrer une rivière que l'on peut suivre en bateau pendant une partie de son cours caché.

Cette partie des grottes a pour plancher une glaise grisâtre déposée peut-être à une époque fort ancienne, mais peut-être aussi formée de nos jours par la dissolution des couches calcaires supérieures, toutes plus ou moins mélangées d'argile ; toujours est-il que cette glaise, délayée par les eaux qui suintent de toutes parts et se rassemblent sur le sol, forme une fange des plus désagréables pour la marche et des plus compromettantes pour les vêtements. Je me demande dans quel état doit se trouver une fraîche toilette de femme exposée pendant deux heures à ces humidités salissantes. Il paraît du reste que le cas est prévu et qu'on fournit aux femmes, pour la visite des grottes, un surtout en toile qui sauvegarde quelque peu la propreté de leur mise.

Vient ensuite la *salle de Danse*, grande excavation bien droite où l'on pourrait, en effet, faire danser une nombreuse réunion, à la condition de l'éclairer convenablement et d'en aplanir le sol. On voit dans cette salle un pilier double formé par le voisinage de deux colonnettes parallèles

qui finiront, sans doute, par s'accoler et se confondre. Plus loin, c'est la *salle du Calvaire*, ainsi nommée d'une colonne prismatique, élargie en forme de croix et dressée sur une concrétion mamelonnée, de trois à quatre mètres de largeur sur cinq mètres de hauteur. Ce singulier monument, produit de l'activité des eaux souterraines, mesure de six à sept mètres de hauteur totale ; le tout a été déposé molécule à molécule par l'eau des voûtes. Comprenez-vous, mon cher ami, ce qu'il a fallu d'années et de gouttes d'eau pour produire les quinze ou vingt mètres cubes d'albâtre de cet étrange calvaire ?

Quand je quittai la salle du Calvaire, j'étais ou rampais depuis une heure et demie dans le souterrain d'Arcy, et mon esprit, comme mon corps, commençait à se fatiguer de cette incessante fantasmagorie qui faisait passer sous mes yeux toutes les choses de la création. Je prêtai donc désormais, malgré l'étrangeté de leurs formes, moins d'attention aux nouveaux objets de pierre qui s'offraient à moi ; je vous citerai en courant la *tour de Babel*, le *clocher de Nantes*, la *fontaine Sainte-Margerite*, le *passage du Défilé*, la *salle des Eboulements*, le *mont Cenis*, pour arriver à la *salle des Vagues*, qui marque le fond du souterrain. Les concrétions calcaires revêtent ici une forme tout à fait insolite et bien différente de ce qu'on a vu jusque-là. Ici plus de pendentifs, de colonnettes, de piliers, d'arbres, d'animaux, etc. ; mais, sur le sol de la caverne, de petites murailles, d'abord minces et assez basses, puis plus élevées et plus épaisses, qui, vues à distance, ont quelque ressemblance avec les vagues d'une mer agitée. En vertu de quelles actions spéciales le dépôt calcaire a-t-il pris ici la forme de vagues ? Je ne suis pas assez fort géologue pour vous le dire, mais il est probable qu'on a pu s'en rendre compte. Quoi qu'il en soit, les dernières vagues de pierre sont inaccessibles au visiteur, car, dans cette salle, la voûte de la grotte s'abaisse rapidement vers le sol et vous arrête à l'entrée d'une dernière excavation, le *trou du Renard*, qui, elle-même, a peu de profondeur ; on est alors, je vous l'ai dit, à quatre cent cinquante mètres de la porte d'entrée.

En une demi-heure j'avais de nouveau parcouru cette longue succession de chambres, de salles, de nefs, dont la visite, à l'aller, avait exigé environ deux heures. Près de sortir, j'em engageais dans une galerie latérale, laissée de côté en entrant, galerie dite *du Lac*, à cause d'une mare profonde de douze mètres et remplie d'une eau très limpide, comme le sont, en général, les eaux calcaires. Cette eau nourrit-elle des poissons aveugles comme le Protée ? Mon guide l'ignore, mais

c'est possible, tant la nature a de tendance à multiplier partout les êtres et à faire éclore la vie dans les milieux mêmes où, *à priori*, nous l'aurions jugée impossible.

Rendu à la clarté du jour après en avoir été privé pendant près de trois heures, je m'assis au bord de la Cure pour me reposer et recueillir mes impressions sur la caverne d'Arcy. Ce qui m'y frappe par-dessus tout, c'est l'énormité du déblayement opéré par la nature dans le forage de ce vaste souterrain. J'évalue à dix mètres, en moyenne, la hauteur et la largeur de sa section verticale, soit 100 mètres carrés, qui, multipliés par 450 mètres de longueur, donnent, si l'arithmétique est une science exacte, un total de 45,000 mètres cubes enlevés par dissolution et par érosion au corps calcaire de la colline. Combien de siècles a exigé ce travail, la science est impuissante à le dire, mais vous pouvez en supposer autant que vous le voudrez, plusieurs milliers et peut-être serez-vous encore au-dessous de la vérité. Ce travail, d'ailleurs, se poursuit de nos jours; l'eau tombant des voûtes, après avoir déposé son calcaire le long des stalactites, s'écoule sur le sol en ruisselets imperceptibles, qui se perdent dans les parties les plus perméables du terrain en y ouvrant de nouvelles cavités, et si les hommes occupent encore la terre dans quelques millions d'années, il est certain qu'ils trouveront aux grottes d'Arcy d'autres dimensions, d'autres formes que celles qu'elles ont aujourd'hui. Peut-être aussi n'y verront-ils rien du tout, des effondrements ayant détruit le souterrain, peut-être même un affaissement du sol ayant enseveli cette partie de l'Europe et l'Europe tout entière sous les mers; toutes suppositions qu'autorise pleinement ce que nous savons des changements que les eaux souterraines et les ondulations de son écorce impriment incessamment à l'organisme terrestre.

Un second fait bien remarquable, dans ces grottes, c'est le développement prodigieux et la formation rapide des dépôts d'albâtre; c'est également par milliers de mètres cubes que s'évalue leur masse. Je vous l'ai dit, rien de varié, de bizarre, de fantastique comme les effets divers engendrés par cette précipitation incessante des molécules calcaires que les humidités du sol enlèvent aux parties supérieures de la montagne; spectacle étrange, qui provoque les méditations du philosophe, suscite au plus haut degré l'intérêt du géologue et frappe d'étonnement le visiteur le plus étranger aux notions scientifiques. Malheureusement, toutes ces choses, si curieuses en elles-mêmes et par le processus qui les a fait naître, sont d'une malpropreté déplorable: l'argile



entraînée avec les sels dissous, les immondices des chauves-souris et la fumée des torches, revêtent tous ces objets de marbre d'une teinte noirâtre et d'un enduit fangeux qui inspirent le dégoût et rappellent un peu trop ces vieux appartements crasseux dont la mise en état exigera une forte lessive des boiseries et partout des papiers neufs. Qu'il y a loin de cette apparence sordide, à la transparence, à la fraîcheur, à la blancheur immaculée, aux reflets étincelants des cristallisations calcaires que m'ont offerts, l'an passé, les grottes de Vallon, dans l'Ar-dèche !

J'ignore, mon cher ami, à quelle époque remonte la découverte des grottes d'Arcy, mais elle est ancienne, car on y lit, écrits en noir de fumée, les noms de visiteurs avec la date de 1740. Pour bien voir cette caverne il importe d'être plusieurs ensemble afin d'améliorer l'éclairage des chambres, qui, naturellement, s'accroît en raison du nombre des bougies. La parcourir, comme je l'ai fait, à la lueur de deux maigres chandelles, c'est perdre une partie de ses beautés. Sans recourir à la lumière électrique, M. le fermier des grottes ne pourrait-il pas offrir à ses visiteurs un mode d'éclairage plus parfait, permettant à chacun de mieux profiter des richesses naturelles du souterrain ? Ses recettes, paraît-il, sont assez belles pour justifier cette amélioration.

L'ouverture étroite et basse du souterrain en a interdit l'accès aux mammifères de l'époque quaternaire, aussi les fossiles de cet âge y font-ils absolument défaut, mais, à quelques mètres de là, se trouve une autre caverne très riche en débris de cette espèce. Elle n'a que cinquante mètres au plus de profondeur, mais sa large baie en permettait l'entrée aux plus grands animaux, dont on trouve les ossements enfouis dans un terreau fétide formé par la décomposition de leurs chairs, mélangées à des poussières atmosphériques. Cette seconde grotte a été explorée par plusieurs chercheurs et particulièrement par M. le marquis de Vibraye, qui a publié la liste des espèces trouvées dans ce charnier. Depuis, de nouvelles fouilles, aux quelles mon guide a coopéré avec sa pioche, y ont été faites et ont amené de nouvelles découvertes. L'envie ne m'a pas manqué de gratter aujourd'hui ce monument d'une époque géologique antérieure à la nôtre et d'enrichir à mon tour la paléontologie de nouveaux trésors. Le temps et un outillage convenable me faisant défaut pour cet objet, je me bornai à recueillir quelques menus débris d'*Ursus spelæus* et d'*Elephas primigenius*, deux fossiles quaternaires communs et fréquemment associés dans le sol des cavernes.

Quand j'arrivai auprès des grottes, tout entier à la pensée des choses

curieuses que j'allais voir, j'avais, je l'avoue, prêté peu d'attention au site lui-même ; ma double exploration terminée, je fus plus à même de l'apprécier, et j'aurais tort de n'en rien dire, car il est des plus agréables. La Cure, ombragée par de grands arbres, serpente doucement au pied d'un versant abrupt, boisé, d'où surgissent de grandes roches calcaires dont la blancheur contraste agréablement avec la teinte verte ou empourprée des feuillages. Entre la rivière et ce coteau court une belle allée gazonnée, plantée d'ormes et de peupliers séculaires, formant une admirable avenue de parc anglais. Ce lieu semble désigné pour la tenue d'une fête champêtre, et j'apprends en effet que la population d'Arcy l'a choisi pour l'emplacement de son assemblée annuelle. C'est là une très heureuse idée. Comme on doit déjeuner gaiement sur ce tapis de gazon, comme on doit danser avec entrain sous ces arceaux de feuillage, au sein d'un riant paysage, où tout semble convier au plaisir et à la joie ! Pourquoi Arcy-sur-Cure n'avait-il pas sa vogue aujourd'hui ? Je n'aurais pas été maître de moi, cette fois, et, si extravagante que pût vous paraître mon action, vous m'auriez vu au premier rang des danseurs. Je ne suis pas beau, c'est vrai, surtout en voyage ; pourtant les Bourguignonnes n'auraient pas eu, je pense, la cruauté de me refuser une simple polka.

A onze heures, mon cher confrère, je rentraï à Arcy par les bords de la Cure, si pittoresques dans tout le cours de cette longue rivière. A l'endroit où elle croise la route de Paris, ses eaux, surélevées par un barrage, tombent en une large cascade au milieu d'un cadre de verdure composant un admirable paysage aquatique, bien fait pour tenter le pinceau d'un paysagiste émérite. Après que j'eus déjeuné à l'*auberge des Grottes* (succulent déjeuner, excellente auberge ; je vous la recommande, mon cher confrère), un train me ramenait, à une heure, à Avallon. Je consacrai une heure environ à parcourir cette ville élégante et pittoresque, bâtie à l'extrême limite des granites du Morvan, dans le point où ils se relient à la plaine jurassique de l'Yonne. Au sud, elle domine un précipice de deux cents mètres au fond duquel le Cousin roule ses eaux mugissantes. De ce côté règne, sur la corniche de l'escarpement, une promenade publique, d'où l'on aime à contempler le ravin qui s'ouvre à vos pieds, et, dans le lointain, les premiers gradins du Morvan, fermant l'horizon à une distance de quarante kilomètres. Le voyageur qui aborde Avallon par la route d'Auxerre et qui n'est pas, comme je l'étais par ma course d'hier soir, préparé à un changement aussi soudain, doit éprouver une bien vive surprise en voyant un

paysage alpestre succéder tout à coup à la monotonie du pays traversé pour arriver jusque-là. En effet, rien de saisissant, d'imprévu, comme ce contraste entre les deux extrémités de la ville : au nord, une pente douce, une plaine découverte, du calcaire, des cultures ; au sud, le granite, un escarpement à pic, un abîme de deux cents mètres, une rivière torrentueuse et, dans le lointain, de hautes collines et des forêts ; la plaine et la montagne, avec leurs caractères tranchés, leurs oppositions si fortes, se donnant la main dans cet endroit. Je doute que l'on rencontre ailleurs en France un contraste aussi prononcé, un changement aussi complet, dans la physionomie d'un pays, à quelques mètres de distance.

A deux heures, je partais pour Quarré-les-Tombes et Saint-Léger dans une voiture de louage que m'avait fournie M. Hivert et je descendais aussitôt dans la vallée du Cousin pour remonter, par une pente douce de près de dix kilomètres, sur un plateau formant le premier étage du Morvan, vers le nord. Nous roulions sur le granite, que je ne quitterai plus guère jusqu'à la fin de mon voyage, et je crus remarquer que les bois sont mieux venants sur ce terrain que sur le calcaire : le chêne y est plus vigoureux et sa feuille plus large, plus épaisse et d'un vert plus foncé ; il en est de même du hêtre et des autres essences forestières. Le pays que j'ai traversé dans la soirée n'est ni beau ni pittoresque ; il est faiblement vallonné, peu boisé, couvert de champs et de prairies enclos pour l'élevage du bétail. Au bout d'une heure je quittais la route de Lormes pour en prendre une autre qui m'amenait vers les cinq heures à Quarré-les-Tombes en passant par Saint-Germain-des-Champs. Quarré est un grand village, insignifiant en lui-même, mais agréablement posé sur une éminence d'où la vue s'étend au loin vers le nord, l'ouest et le sud, où se profile une suite de montagnes arrondies, sur lesquelles la Forêt-au-Duc étale son manteau de verdure. Au centre du village, sur le côté d'une grande place, s'élève l'église, autour de laquelle sont rangées les curieuses tombes qui ont valu au village le nom qu'il porte. Ce sont des cercueils en pierre, formés d'une seule pièce et, pour la plupart, pourvus d'un couvercle. On n'a pas encore expliqué d'une manière satisfaisante l'origine de ces objets funéraires, autrefois plus nombreux qu'ils ne le sont aujourd'hui. Y avait-il là une fabrique de tombes, de quelle époque datent celles-ci, personne n'en sait rien ; toujours est-il que la pierre dans laquelle elles sont taillées a été amenée de loin, car c'est un calcaire dur entièrement étranger au pays.

J'examinais depuis quelques instants ces tombes mystérieuses quand je fus surpris de m'entendre appeler par mon nom :



— Bonjour, monsieur B..., me dit une femme qui passait près de moi.

— Bonjour, ma brave femme ; vous me connaissez donc ?

— Mais certainement, c'est moi Pierrette G..., du bureau de M<sup>me</sup> L... ; vous m'avez placée, il y a trois ans, chez M<sup>me</sup> X..., rue de Monceau.

— Ah, oui, j'y suis ; vous allez bien ?

— Pas trop mal ; oh bien, je ne m'attendais guère à vous rencontrer ici. Puis elle ajoute : Ça me fait trop plaisir de vous voir, *faut que j'vous embrasse*.

Je n'avais pas prévu le cas, mon cher confrère, et, dans le saisissement que me causait une déclaration aussi inattendue, j'avoue que je me laissai faire. J'échangeai encore quelques paroles avec Pierrette G... et m'apprêtais à la quitter quand, avisant deux femmes qui passaient à portée :

— Eh, Justine, cria-t-elle à l'une d'elles, viens donc voir M. B..., qui est chez nous.

Justine R... est une autre de mes nourrices, rentrée chez elle depuis plusieurs années et dont, ma foi, je n'avais guère gardé le souvenir. Les deux femmes s'approchèrent, mais, en même temps qu'elles, vinrent d'autres citoyennes de Quarré, qui, ayant vu Pierrette m'embrasser et poussées par une curiosité bien naturelle, tenaient à voir de près l'étranger capable d'éveiller à un si haut degré les sympathies de leur compatriote. Pierrette et Justine se chargèrent de me faire connaître, en leur expliquant que, médecin à Paris, je plaçais dans les familles aisées les nourrices de Quarré. Il n'en fallait pas davantage pour m'ouvrir les cœurs et susciter les tendresses de femmes vivant surtout de la vente de leur lait ; elles m'en donnèrent sur-le-champ la preuve : en un instant, entouré, empoigné par toutes ces femmes, votre digne confrère dut subir l'accolade de ce troupeau de nourrices, grossi de la série de parentes et de voisines accourues sur les lieux ; je crois, Dieu me pardonne, que la moitié de la population féminine de Quarré-les-Tombes me fit passer sous ses lèvres.

Sorti à grand'peine des mains de ces braves femmes, je m'élançai vers l'auberge, où mon phaéton m'attendait, et je partis sans tarder pour Saint-Léger, me dissimulant de mon mieux dans un coin de la voiture, dans la crainte d'être reconnu par d'anciennes nourrices et d'avoir à essayer de nouveaux témoignages de leur gratitude. Entre Quarré et Saint-Léger la route descend brusquement dans la vallée commune du Cousin et du Trinquelin, et, de là, je voyais, sur ma droite, la gorge